

# Errances poétiques

Alain Caillol

## Préface

**Des mots qui soignent les maux! Il y a toujours une part de vérité dans les textes d'un auteur. La poésie les adoucit et ferme souvent les portes de la souffrance. Laissez-vous transporter par mes poèmes, votre regard et votre sensibilité feront le reste. Votre fidélité dans vos lectures sera ma récompense. La vôtre sera un ou deux textes par semaine.**

**Alain Caillol**

*Poème N°1*

## **La lettre des abeilles aux humains**

Très cher enfant, quand une abeille te tourne autour  
Ne la chasse surtout pas, elle ne fait que deux tours  
Car c'est par tes grands gestes que je suis agressée  
Mais ma chorégraphie ne t'est pas adressée.  
Je cherche où me poser mais avant je respire  
Prenant les courants chauds, les odeurs qui m'attirent.  
Oui, je suis ton amie mais tu ne le sais pas  
Car ma réputation a précédé mes pas.  
On adoucit ma vie en parlant de mon miel  
Mais l'homme a des propos bien souvent pleins de fiel.  
Sans prétention aucune je suis ton garde-manger  
Ton avenir d'adulte si je suis ménagée.  
Aller de fleur en fleur te paraît puéril  
C'est pourtant ma mission dans ce monde en péril.  
Je multiplie la vie des légumes et des fruits  
Sans dédommagement et je le fais sans bruit.  
Ne coupe pas les fleurs, mes amies si précieuses  
Car tu me priverais de succions délicieuses  
Que je vais déposer sur d'autres récepteurs  
Qui vont me succéder en devenant acteurs  
Et propager ainsi la survie des espèces  
Si l'être humain s'enquiert d'un peu plus de sagesse.  
Souhaitant que ce courrier ne soit pas lettre morte  
Reçois mes amitiés et que mon miel t'apporte  
Ces repas merveilleux que m'offre la nature  
Que tu dois protéger pour les années futures.

## Poème N°2

### La déchirure

Une princesse s'est penchée telle une fée bonheur  
Sur l'automne de ma vie, berceau de ma vieillesse.

Elle a souri, s'excusant presque de sa candeur,  
De ce bonjour furtif et d'autant de hardiesse.

J'ai vu dans ce regard défiler une vie,  
Un futur inconnu, l'éclair d'une promesse.  
Découverte d'un trésor qui bien sûr me ravit  
Car qui divise les ans retrouve sa jeunesse.

C'est ainsi que le temps est devenu passion  
Que j'ai fermé les yeux sur ce bonheur coupable,  
Que j'ai voulu résoudre l'improbable équation:  
Deux et un, une et deux, ce n'est pas équitable.

Que reste-t-il alors avec un corps meurtri?  
Que peut-on faire encore avec un cœur blessé?  
Des mots que l'on emploie quand on a fait le tri  
Et qui restent des larmes qu'on ne peut plus verser.

Je me détache alors prenant quelque hauteur  
Vers mon ange-gardien que j'appelle sans abus,  
Vers des rêves éveillés où nous serons acteurs  
Choisissant une fin qui commence au début.

Je regarde la plage et y voit deux amants,  
Je leur prête une histoire que je ne veux pas mienne  
Car en jetant un sort à ces deux corps aimants,  
Notre amour est plus fort et ce quoique il advienne.

La vague vient mourir et lâche son écume  
Sur des grains imbibés par d'incessants assauts,  
Fabriquant un tapis sur un lit d'amertume

**Que deux corps alanguis espéraient thalasso.**

Poème N° 3

## Le chapeau de paille

Un grand chapeau de paille emporté par l'autan  
Fait d'Éole son ami pour passer du bon temps.  
Besoin de libertés, envies de découvertes,  
L'objectif c'est voler et n'être plus inerte.  
Ces pailles enlacées enrubannées de soie  
Sont libres de flotter, en l'air, ça va de soi!  
Mais là-haut ce chapeau va paraître bien étrange  
A tous ceux habitués à côtoyer les anges.  
Le moustique a senti comme un vent de panique  
Se posant la question: Mais où donc je le pique?  
Le pigeon voyageur s'enfuit à tire d'aile  
Pour porter le message à sa dame tourterelle.  
Le chapeau conquérant prendrait presque le melon  
Car il les fait tous fuir et tourner les talons.  
Mais bien plus haut encore il va rencontrer l'aigle  
Qui va faire avec lui un jeu vraiment espiègle:  
Le couvrir de ses ailes pour lui faire de l'ombre  
Comble du sombrero qui voit le ciel tout sombre.  
Le rapace se lasse vite de ce jeu puéril  
Couvrir le corps de l'autre n'est pas toujours viril.  
Laisant le couvre-chef porté par ses errances,  
Il redevient royal et guette une pitance.  
Voilà un sac plastique porté par les courants.  
Aussi haut, dit chapeau, c'est donc un concurrent.  
Cette poche est gonflée et ne manque pas d'air  
Pour voltiger ainsi comme Clément Ader.  
Je vais la protéger, c'est dans mes compétences  
Et vite la coiffer pour taire les turbulences.

C'est ainsi que le sac perdit son oxygène  
Et n'eût plus de plaisir car il eût une gêne.  
Il piqua lentement entraînant le chapeau  
Qui lesté du plastique ne put sauver sa peau.  
Ils croisèrent une mouche qui donnait la tsé-tsé  
Du lait atmosphérique dont elle se délectait.  
Elle ouvre de grands yeux, surprise par l'attelage  
Qui surfe sur les airs comme huit skis hors d'âge!  
Arrivés tout en bas, au ras des pâquerettes,  
S'écraser maintenant serait vraiment trop bête.  
J'ai pris goût aux voyages, dit le protecteur  
Cherchant une solution pour prendre la hauteur.  
Il y a bien là-bas des ailes qui s'agitent,  
Trois immenses bras qui vont plus haut que vite.  
En accrocher un seul donnera cet élan  
Qui me fait tant défaut et dont je suis brûlant.  
Le vœu est exaucé et grâce à l'éolienne  
Je suis parti au ciel rejouer les aliens.

Poème N°4

**La dernière heure**

Une heure, encore une, si, une heure seulement,  
J'insiste, c'est la dernière à vivre pleinement.  
Une heure à être sincère et à ne plus tricher,  
Être face à moi-même, en sursis affiché.  
Que faire de ce temps pour le rendre intense  
En si peu de minutes, bilan d'une existence.  
Lire pour s'évader, mais un livre de cent pages  
Si bien écrit soit-il sera toujours trop sage.  
Ou alors s'aimer à en perdre la raison  
Mais l'amour, c'est connu, ressemble à un poison,  
N'est qu'une petite mort du voyage charnel  
Mais ne prépare pas au repos éternel.  
Passer l'ultime instant avec un être cher,  
De celle ou de celui fabriqué de ma chair.  
J'y ai un peu pensé mais trouve cela odieux  
Et beaucoup trop morbide comme cadeau d'adieu.  
Aller voir un bon film, une science-fiction  
Qui parle des autres vies et donne des frissons  
Qui ne m'apprendrait rien sur les vies postérieures  
Mais troublerait peut-être mes inconnues d'ailleurs.  
Ou pendant une heure, simplement fermer les yeux  
Faire défiler ma vie sans penser aux envieux  
Qui diraient:il s'en va pour faire un beau voyage  
D'où l'on ne revient pas même en étant très sage.  
Cette idée me plaît bien, d'ailleurs l'heure est passée  
Et moi je vis toujours à travers vos pensées.  
Ce petit bout de temps qui prolonge ma vie  
M'a permis juste à temps de donner mon avis



**La mort n'est pas injuste quand on a bien vécu  
Il y a bien autre chose et j'en suis convaincu.**

## La pintade et le lapin

La luzerne est un peu haute, le vent la fait frémir  
Elle ondule, se penche, dans une envie de fuir  
Le soleil printanier fait fondre la rosée  
Qui roule sur les tiges dans un parcours osé.  
Dans ce champ de silence, deux oreilles se dressent  
Agitant une surface que la bise caresse.  
C'est Julot le lapin qui a élu domicile  
Dans ce repas géant où manger est facile.  
A l'autre bout du pré arrive une volaille  
De son pas appliqué elle cherche victuaille.  
Julot l'a vue, il la connaît, la déteste  
Il hait sa voix, sa démarche et ses gestes  
Caquette le sait bien et ignore ce lapin  
Qui à chaque rencontre la traite de catin.  
La pintade bavarde quand elle est dans son groupe  
Dodeline de la tête et surtout de la croupe  
Ce qui agace Julot qui la trouve hautaine  
Lui dit ses vérités sans prendre de mitaines.  
Justement aujourd'hui, en voulant s'éviter  
Julot trouve Caquette en partie lévitée  
Perchée sur une patte, l'œil noir inquisiteur  
Elle toise quelque peu ce mauvais visiteur.  
Les gentillesses fusent sans perdre une seconde  
Des insultes choisies, bassesses de leur monde  
- Alors la grosse, toujours chaude du croupion?  
- Ne parle pas de choses où tu n'es pas champion  
La vitesse de tes rapports me fait te plaindre  
Plutôt que le plaisir d'avoir envie de geindre.

**Vexé, Julot s'enfuit la queue entre les jambes  
Il sort de son pré, voit un tronc, il l'enjambe  
Le chasseur attendait, tire un coup, un coup seul  
Qui fait de l'herbe fraîche, au lapin, un linceul.  
Caquette accourt vite, curieuse et intriguée  
Elle aussi prend une prune du chasseur aux aguets.  
De là vont naître ensuite deux plats pleins de saveur:  
La pintade aux pruneaux et le lapin chasseur.**

Poème N°6

## Le tigre et le moustique

Tigrou tout essoufflé quitte l'école de la brousse  
Ce qu'il a entendu lui a donné la frousse  
Il parcourt la forêt en foulées bondissantes  
Informers ses parents de nouvelles alarmantes.  
Papa! s'écrie t-il, la peur encore palpable  
La maîtresse nous a dit une histoire incroyable  
Un tigre s'est caché dans la peau d'un moustique  
Et déguisé ainsi, il mord plus mais il pique!  
Le père, plein de sagesse, réfléchit un instant  
Comment est-il possible qu'un tigre devienne taon?  
D'un nom affectueux il appelle sa moitié  
«Tite graisse» viens nous voir, ton fils me fait pitié  
Il fabule, il mitonne, il n'a plus sa raison  
Le mauvais œil, c'est sûr, pénètre notre maison.  
La maman, plus prudente, connaît bien son Tigrou  
Et croit ce qu'il avance bien plus qu'en un gourou.  
Dis-nous ce que tu sais. Que t'as dit ta maîtresse?  
As-tu vu ce mutant? Sais-tu qui il agresse?  
Il pique tout le monde, transmet une maladie,  
Vit dans le marécage, la maîtresse l'a dit.  
Il a les pattes arquées et un dos large et rond,  
Paraît tout endormi, semblable à toi daron!  
Respecte donc ton père et surveille ton langage  
Dit la mère tigresse et n'oublie pas ton âge.  
Car dans notre tribu le moustique c'est toi.  
Ton pelage rayé te donne pas tous les droits.

**Le fils rebelle se tait et perd son arrogance  
Il se sent incompris mais c'est sans importance.  
Il n'en dira pas plus de peur qu'ils ne paniquent  
Rêvant secrètement au premier tigre-moustique.**

Poème N°7

## L'escargot catalan

L'escargot catalan, exilé de bourgogne  
Bavait de prétention, vantant sa catalogne  
Perché sur une feuille qui pliait sous son poids  
Il glissa doucement parmi les petits pois.  
Se délectant déjà de ce repas fraîcheur  
Ses cornes se dressèrent tels les bras d'un catcheur.  
Il en bomba le torse oubliant sa coquille  
Qui craqua lentement dans un bruit de rousquille.  
Privé de sa maison il préféra la fuite  
Croisant quelques limaces qui lui dirent de suite  
Ta maison sang et or a pris la tramontane?  
As-tu vu de trop près le poids d'une vigatane?  
Le Cargol catalan se vexe et «a les boules»  
Mais il n'est pas de ceux qui mettent une cagoule.  
Il répond fièrement: Je monte au Canigou  
Comme tout catalan ayant un peu de goût  
La montagne sacrée va me venir en aide  
M'offrir un nouveau toit, et vous resterez laides!  
La légende raconte qu'il mit une décade  
Pour monter au sommet avec des camarades.  
Passant sous les branchages, il se chargea d'épines  
D'écorces, de brindilles, habillant son échine  
D'une nouvelle coque, bizarre et anonyme  
Qui le priva soudain d'une fierté patronyme.  
L'honneur fut sauvé par une main bienveillante  
Repérant l'escargot à l'allure peu brillante  
Dans une cargolade au plaisir inhalant

**Elle piqua sur lui, le drapeau catalan.**

Poème N°8

**Souvenirs**

Rappelez-vous ces jeux de notre tendre enfance  
Le pitchack notamment qu'on jouait en vacances  
Ces lanières de caoutchouc toujours entrelacées  
Sautant sur nos genoux, tombant sur nos lacets.  
Les filles, bien plus calmes, jouaient à la marelle  
    Une craie, un caillou, les voilà sauterelles.  
    J'avais pour compagnon un beau cyclorameur  
    Que je montais souvent sans reproche ni peur.  
    Je passais sous la table, contrôlais les virages  
    Juché sur ce bolide aujourd'hui d'un autre âge.  
Je n'explique toujours pas pourquoi c'est en hiver  
    Que billes et osselets se lançaient en plein air  
    Avec des doigts bleuis, tout couvert d'engelures  
Glissions les mains aux poches, relevions l'encolure  
    Attendions la «récré» comme des revanchards  
    Pour gagner les agates et parfois des boullards.  
    Notre jeu préféré, il est presque risible,  
    Nous jouions au rugby mais contre l'invisible!  
    Autant vous avouer notre soif de victoire,  
    L'adversaire transparent n'ayant aucun espoir.  
Comme chaque jeunesse, nous avons nos travers  
    On fumait le sureau et ses lianes au goût vert  
    Mais guère plus toxiques que les fines P 4  
Qu'avec quelques centimes nous achetions par quatre.  
    J'ai souvenir aussi de ces récréations  
    Où certes les plus vifs avaient une collation:  
    Un verre de lait chaud offert à la cantine,



**On se payait alors une chocolatine  
Dorée sur le dessus, comme gonflée à l'hélium  
Ou un de ces croissants aux formes de bibendum.  
Si nous avions du temps on faisait un trappe-trappe  
Déchirant la blouse grise, la première qu'on attrape.  
Enfin le souvenir dont je suis le moins fier  
Mais qu'il faut accepter sans retourner sur hier,  
Ces bonbons chapardés à une vieille dame  
Qui tenait sa boutique sans faire de réclame,  
Aurait fait sans effort un très bon bénéfice  
Si ses jeunes clients n'avaient pas eu le vice:  
Trois bonbons je te vole pour un que tu me vends  
Le reste dans nos poches mais elle en a eu vent.  
Elle n'acceptait alors que quatre galopins  
Qu'elle surveillait de près, sauvant son gagne-pain.  
Mais son comptoir trop haut ne changea point la donne,  
Et nous continuions tous à aller chez «la bonne».**

Poème N°9

**Cauchemar en cuisine**

Un brouillard très tenace habille la maison  
Et soumet au silence bien plus que de raison.  
Tout est presque anormal et même surréaliste  
Tel un esprit malin qui veut brouiller les pistes.  
Mais un cri de colère met ce monde en émoi:  
    Dans cette cuisine, tout repose sur moi!  
Tous les plats, les couverts, maintenant c'est le pain  
    On pourrait partager, il y en a marre à la fin!  
    Personne ne dit mot alors la voix reprend:  
    Je fais tout le boulot, voilà ce qui surprend  
    Vous arrivez, tranquilles à l'heure du repas  
    Souvent traînant les pieds, je ne supporte pas.  
Les autres sont en place et restent toujours cois.  
    Même pas un merci, un geste ou un pourquoi.  
    Le silence est pesant et l'ambiance électrique  
Personne ne dit mot et baisse des yeux pudiques.  
    Mais sans délicatesse une assiette est posée  
    Causant quelques sursauts, car le geste est osé.  
    Vient l'heure du repas où chacun à son rôle  
    Mais être le décor n'est pas toujours très drôle.  
    Objets inanimés je vous prêtais une âme  
Pour vous faire complices de souvenirs infâmes.  
    J'ai fait parler une table et fait taire des sièges  
    Exutoires souvenirs enfermés dans un piège.  
    Semblables à ces chaises j'ai exclu la révolte,  
    Une vraie soumission, réaction désinvolte!

**Je ne saurai jamais pourquoi sur cette table,  
Les assiettes jetées sont restées incassables.**

Poème N°10

**Hymne au soleil**

Bonjour matin d'été, que le rouge caresse  
D'un lever très léger, imitant la paresse.  
Salut ce bout de vie qui pointe à l'horizon  
Projetant sa lumière, pénétrant ma prison.  
Je me nourris de vous et vous offre mon âme  
Échangeant mon regard contre le vrai sésame  
Qui ouvre ma geôle, libérant mes démons,  
Espérant dire «vos», contraint de dire «mon».  
Car c'est bien mon histoire qui sème en moi le doute  
Heureux de voir ce jour, tant demain je redoute.  
Le rouge se délite en un beau jaune-ocre  
Transformant mes idées par un film très médiocre.  
Le scénario minable est sauvé par la fin:  
Un soleil flamboyant qui se découvre enfin.  
Bonjour la vie, adieu chagrin et tristesse  
Ce premier jour d'été se prénomme allégresse.  
Mon âge a oublié les beaux contes de fée,  
Je lutte chaque jour contre les mêmes faits:  
La peur du lendemain découvrant le néant.  
Ce Râ qui ronge le ciel pour devenir géant  
Me donne l'énergie d'accepter mon sort  
Boosté par sa lumière me voilà sur ressorts.  
Il se couche déjà me laissant incrédule,  
Tous deux nous sommes à l'ouest, amis du crépuscule.  
Vais-je dormir la nuit dans l'attente du demain  
En soulageant ma tête posée sur mes deux mains?

**Je songe à ce mensonge: Liberté de penser!  
Il faut surtout se taire et ne rien dispenser.**

Poème N°11

**Le pêcheur de gardons**

Il est encore tôt, je dors profondément.  
Il m'avait promis «demain je te réveille»  
Promesse de parents qui veut dire: je mens  
Mais pour un court instant le fils s'en émerveille.  
Comme à son habitude il se fait très discret  
Et glisse sur son ombre pour ne pas déranger.  
Il prépare ses cannes dans le plus grand secret,  
Emporte pour les poissons ce qu'ils préfèrent manger.  
Aujourd'hui c'est du blé qu'il a fallu faire cuire  
Et puis du pain rassis qu'il a laissé tremper.  
Toujours discrètement et dans la peur de nuire  
Il fuit l'affrontement et préfère ramper.  
Enfin il va partir et devient l'homme libre,  
Enfourchant son vélo il se met à tanguer  
Cet exil passionnel lui donne l'équilibre  
Et par enchantement l'empêche de zigzaguer.  
Vous ai-je déjà dit qu'il s'appelait Edmond?  
Non! j'ai dû oublier, je ne l'appelais pas  
Ou plutôt peu souvent, surtout par son prénom  
Et puis quand je l'ai fait, je l'appelais papa.  
Mon père donc, heureux, arriva sur les lieux  
Son coin de paradis, sa berge spirituelle.  
Dans ce havre de paix il se sentait moins vieux  
Et sûr de son talent, ça lui donnait des ailes.  
Comme à l'accoutumée il scruta la rivière,  
Prépara ses appâts et vérifia ses leurres.  
Son coin qu'il baptisa sa maison de Saint-Pierre

Du nom du saint patron qui veille sur les pêcheurs  
Était entretenu comme lui seul savait faire.  
Se sachant maladroit et parfois un peu gauche,  
De branchages ou racines, il faisait son affaire.  
L'ennemie est sous l'eau et a pour nom: les roches  
Qu'il accrochait parfois et tirant sur la ligne,  
Celle-ci décrochait pour s'enrouler sur l'arbre.  
Il marmonnait alors «Bon Dieu, mais j'ai la guigne!»  
Il n'en disait pas plus, il devenait de marbre.  
Parlons de ses gardons qui remplirent sa bourriche  
Que côtoyaient parfois de sublimes ablettes,  
En vendant ses poissons il aurait pu être riche  
Sans compter la noyade de ses paires de lunettes!  
Il en perdit beaucoup qui tombèrent de sa poche  
Glissant de sa chemise dès lors qu'il se penchait  
Ne l'avouant jamais de peur de grands reproches  
Il gardait le silence plutôt que s'épancher.  
Je pourrai dire beaucoup sur ces parties de pêche,  
De la pêche au canard qu'il attrapa en vol  
Avec ce grain de blé qui n'était que son esche  
Mais que le volatile a pris pour une obole.  
De cette journée d'hiver ou il prit un bon bain  
Piquant tête première en cassant une fourche,  
Une branche pose-ligne, morceau de bois peu sain.  
La journée est finie, son vélo il enfourche,  
Le retour, il va faire, mais sans beaucoup d'entrain.  
La route paraît longue pour atteindre demain,  
Une soirée sans rien dire tout en rongant son frein,  
Peut-être attendait-il que j'y tende la main!

Poème N°12

**Ma fille**

Elle est venue au monde un joli mois de mai  
Muguet, ce brin de chance, que je n'oublie jamais.  
L'infirmière est entrée, l'a posée dans mes bras  
Je suis resté figé, semblable à un cobra.  
La vie, dans la seconde, me donne l'émotion  
De fils devenu père, merveilleuse transmission.  
C'est la gorge nouée que mes lèvres articulent  
Quatre mots insensés devenus ridicules:  
«C'est à moi ça?» parlant du cadeau de ma chair  
Comme d'un vulgaire présent qui m'est pourtant très cher.  
Mon regard s'est penché sur son nez retroussé  
Sur ses miroirs gris clair et son air frimoussé.  
De ce premier échange un fusionnel est né  
Qui perdure aujourd'hui, deviendra mon aîné.  
Car ce pacte de sang dépasse nos limites  
Il est l'amour dans l'autre, un bonheur stalagmite  
Qui monte au fil des ans, sculptant une fertilité  
Imperméable aux autres et qui fait ma fierté.  
Bien sûr, au fil des ans, nos fronts se sont plissés,  
On s'aime dans ces sillons où le temps s'est glissé.  
Alors, surtout ne changeons rien, restons nous-mêmes  
Et continuons sans gêne à nous dire «je t'aime».  
Oui, merci d'être là et de m'avoir montré  
Que toi et moi, c'est sûr, devons nous rencontrer.



Poème N°13

**La vieillesse**

Elle est là, nous attend, sournoise et silencieuse  
Se prépare très tôt, au creux de la berceuse  
Et durant notre vie nous envoie des messages  
De trop boire ou manger, de fumer, d'être peu sage.  
Enfin elle nous attrape d'une façon discrète  
Quand on a réussi le passage en retraite.  
Elle se rappelle à nous par de petits bobos  
Les ans que l'on accepte à devenir moins beau.  
Mais l'heure n'a pas sonné, tous parlent de «tamalou»  
Plaisantant gentiment sans faire de jaloux.  
Puis le regard s'éteint, les chaussures se traînent  
Le dos se courbe un peu et les douleurs reprennent.  
Le vieux ne parle plus, il ne fait que penser  
Aux souvenirs bonheur, aux plaies qu'il faut panser  
Parfois un pâle sourire vient caresser sa bouche,  
Notre main sur son bras, un geste qui le touche  
Car le vieux a besoin de ces tactiles approches,  
Trop replié sur lui il en perd ses accroches.  
La tendresse est un mot qu'il faut réinventer  
La remettre à sa place, pourquoi pas la vanter.  
On la prend trop souvent comme voie secondaire  
L'amour, puis l'amitié, la tendresse est la «der».  
Le vieux ne cause pas sauf parler de demain,  
Demain est déjà là, espère un lendemain.  
Des espoirs ou regrets, berceau de larmes arides,  
Il fait semblant d'attendre mais son regard est vide.  
Nous entend-il vraiment quand sa tête dit oui,

**Ou est-ce un faux-semblant, un sursaut inouï  
Qui fait croire qu'il accroche ce restant d'existence  
Préparant un après d'une vie en partance.  
Les vieux ne meurent pas tant que nous sommes là  
Aimons et tolérons, acceptons qu'ils soient las.  
Donnons leur cet éclat que leurs yeux ont quitté.  
Partir va nous blesser, ils seront acquittés.  
Nous conserverons d'eux leur moment d'allégresse,  
En préparant ainsi notre propre vieillesse.**

Poème N°14

**Le sage et le fou**

Cet arbre est centenaire et semble se voûter  
S'arc-boutant vers la terre, il paraît dérouté  
Pourquoi je suis, pourquoi je vis, à quoi je sers?  
Ma tête et mes racines n'ont même pas le même air.  
Posé sous ce vieux saule un banc s'est endormi  
Oublié par les hommes, rongé par les fourmis.  
Il faudrait pourtant peu pour qu'il ne se rappelle  
De ces couples amoureux aux promesses charnelles,  
De tous ces vieux grincheux qui bâtissaient un monde  
En doutant toutefois que la terre était ronde.  
Un inconnu s'approche de ce siège élimé  
Portant sur son visage lui aussi abîmé,  
Des yeux qui n'ont plus d'âge mais très illuminés.  
Il est fou ont-ils dit, pas de ceux qu'on enferme  
Mais de ceux qui auront la solitude pour terme.  
D'un brillant érudit, agrégé de philo,  
Il a le vague à l'âme de l'encre sans stylo.  
Coïncidence ou destin, un autre homme s'approche,  
Il a la tête basse, l'air pensif, mains aux poches.  
L'assise du vieux banc en grince de douleur  
Et plie presque sous le poids, perd ses rares couleurs.  
Il est sage, ils ont dit, tous ceux qui le côtoient,  
Censé et réfléchi et toujours très courtois.  
Le premier arrivé va rompre le silence  
Craignant départ de l'autre, bien souvent par méfiance.  
Le fou: Eh! Savez-vous pourquoi la vache rit?

**Le sage: Silencieux mais quand même il sourit.**

**Le fou: Je disais ça pour la conversation.**

**Le sage: J'étais venu pour manger ma ration.**

**Il fouille dans son sac, en ressort deux quignons  
Qu'il partage avec l'autre, l'inconnu compagnon,**

**Un litron de vin rouge et une pâte molle**

**Présentant en portions une vache qui rigole.**

**Le fou: Merci mon Prince mais je fais le pari:**

**Étaler sans couteau, c'est une vacherie!**

**Le sage ne dit rien, se contente de sourire**

**Il va laisser le fou en prise avec ses dires.**

**Tandis que les fourmis se délectent de miettes,**

**Le saule pleure de joie sur l'énigme mais s'inquiète:**

**Du fou ou du sage, qui est le plus normal?**

**En y réfléchissant, tout ça est bien égal.**

**Le sage devient fou et le fou s'assagit.**

**Il y a des fous très sages et des sages en folie.**

**Chacun à sa prison, car tous les deux fulminent:**

**Cette vache qui rit... en fait, est ce qu'elle rumine?**

Poème N°15

**Le vieillard et l'enfant**

**Il transporte ses ans sur de frêles épaules  
Les yeux rivés au sol, courbé comme un vieux saule.**

**Il sait ses pas comptés, il en est donc avare  
Jouissant de marcher, son bien précieux et rare.  
N'ayant plus de compagne pour lui tenir la main**

**Il s'aide d'une canne qui sera là demain  
Dans l'attente d'une sœur pour un juste équilibre  
De ce corps qui chancelle mais qui veut rester libre.**

**Ce vieux a dans la tête le sablier du temps,  
Ce chemin qu'il parcourt depuis aussi longtemps  
Est sa course contre la montre, son ultime acquit  
Alors il s'en délecte, chaque mètre est conquis.**

**Son regard s'est posé sur un plat portefeuille,  
A peine dissimulé sous l'ombre d'une feuille.**

**Se baisser jusqu'à lui est mission impossible**

**Il amorce l'espoir d'une main extensible.**

**L'enfant n'est pas très loin caché derrière sa porte**

**En tirant sur le crin, son butin il emporte  
Laisant le vieux sans voix d'avoir été crédule  
Et de s'être fait prendre à ce jeu ridicule.**

**Sa revanche il aura, il connaît ce gamin**

**Il vient jouer au square le mercredi matin.**

**Ce jour-là le vieillard est assis goguenard,**

**Il ne dort que d'un œil heureux du traquenard  
Qu'il a tendu au gosse en souhaitant qu'il fonctionne**

**Effectué surtout par la bonne personne.**

**Face à lui est posée une balle bleu limpide**

**Baudruche colorée mais remplie de liquide.  
L'enfant est trop tenté et de rien il n'a peur  
Il court, prend de l'élan, il y met tout son cœur,  
Donne un grand coup de pied dans ce joli ballon  
Qui éclate et qui noie son bas de pantalon.  
Le gamin est penaud et l'aïeul est hilare,  
Le vieillard et l'enfant ont gagné leur bagarre.  
A tout âge on s'amuse et sauve son honneur,  
Grandir et rajeunir sont les clés du bonheur.**

Poème N°16

**Couleurs de Vendée**

Mon regard a glissé sur ces cheveux dorés  
Telle une coupe en brosse aux reflets mordorés.  
Le soleil fait des vagues sur ces pailles de blé  
Dressées vers les nuages comme des phallus comblés.  
La batteuse est passée s'offrir les céréales  
Petits grains de juillet, ces enfants de la balle,  
Cette meule de foin roulée et comprimée  
Dans son maillot de crin qui cherche à l'opprimer.  
En face le maïs, son cousin de toujours  
Va attendre octobre pour éclore au grand jour.  
Les «poupées» ont bien mis leurs premiers cheveux d'ange  
Une soie dépeignée aux couleurs vieil orange,  
Brûlée par le soleil, arrosée par le ciel  
Ou par la main de l'homme, baigneur providentiel.  
Ses larges feuilles montent, lui servent de manteau  
Revers et cols qui tombent, l'été est un étai.  
L'un de ces champs est blond et l'autre tout vert pomme  
Ce curieux face à face va attendre l'automne  
Pour qu'un sol libéré redevienne une terre  
Qu'une semence de printemps va rendre à nouveau mère.  
De ses entrailles alors va ressortir un germe  
Trop longtemps contenu, il jaillit comme un sperme.  
Le cycle est terminé, le champ paie sa rançon:  
Son maïs ou son blé, vient la nouvelle moisson.

*Poème N°17*

**Le coq et la grenouille**

**(une histoire de foot)**

Croat, croat fait la grenouille au bout du pré  
Cocorico entend-on alors juste après.  
C'est un langage codé, que dis-je, un rituel  
Qui trouble ce matin le silence habituel.  
Faisant deux ou trois bonds la grenouille s'approche  
De ce coq fier et droit sans peur et sans reproche.  
Si l'on faisait un foot dit le beau batracien,  
Forme donc une équipe, prend les bons techniciens.  
Le coq, un peu vexé, trouve l'idée saugrenue  
Jouer contre des grenouilles! il en tombe des nues.  
Il s'empresse de dire, c'est peu équilibré,  
Nous courons bien plus vite et nous savons dribbler.  
Nous, on saute plus haut, ça pourrait compenser  
Et puis à gagner moins, on peut moins dépenser!  
Notre énergie bien sûr dit-elle malicieuse  
Cachant une ironie quelque peu calomnieuse.  
J'accepte le défi dit le gallinacé,  
Faut en trouver dix autres et nous serons assez.  
Il y eût des joueurs et même des supporters  
Qui entonnent des chants à faire trembler la terre.  
Croat, croat, croat, nous sommes de Croatie,  
Des coqs, des coqs, des coqs, nous sommes des coqs assis.  
Assis le cul par terre au but d'égalité  
Et avec la manière, on l'a tous remarquée!  
Les coqs sont moins hardis et rentrent leurs ergots,  
Ces grenouilles mutines ont blessé leur égo.



**Rien ne sert de courir après la même balle  
Si les femmes du crapaud inversent la morale.  
Allez! Il faut se battre! Le maillot on le mouille  
Nous, les coqs français, on s'en met plein les fouilles  
Il nous reste à prouver que ce blé on mérite,  
Qu'il n'y a pas qu'en paroles, que nous tous on débite!  
Il faut encore marquer les faire «deschampter»  
Quatre à deux, c'est bien fait, les coqs peuvent chanter.**

Poème N°18

**Pieds et mains liées**

Le pied dit à la main: pourquoi tu me jalouses?  
Tu crois que c'est marrant de marcher dans la bouse  
De subir les assauts de cailloux acérés  
Pressés l'un contre l'autre qui nous font macérer.  
Un revers de la main balaie les arguments  
Le pied est ébloui par tous ces ornements  
Que portent les cinq doigts, ravis de cet honneur,  
D'être élevé au rang de membre supérieur.  
Mais c'est toi qui m'envie dit alors celle-ci  
Parce qu'on prend soin de moi, il est là ton souci!  
D'ailleurs je vais te dire le fond de ma pensée,  
Que personne ne l'ai dit est vraiment insensé:  
Tu transpires et tu pues et c'est un vrai problème  
Pour tout ton entourage et ton ami Karem,  
Souvent derrière toi quand il est en prière  
Qui désigne par: ahhh! là!! d'où vient ce mauvais air!  
A ces mots les orteils paraissent très gênés  
Et trouvent comme excuse qu'ils sont bien loin du nez!  
Qu'ils prient souvent le ciel comme Manu, curé  
De pouvoir marcher libres sur un sol épuré.  
Bien sûr ajoutent-ils, pour toi c'est plus facile  
Dix fois par jour tu laves pour ôter les bacilles!  
Sans un regard pour l'autre la main étend ses doigts  
Jugeant ses ongles propres et beaux comme il se doit.  
Lui vient de l'empathie pour ces pauvres orteils  
Qu'elle s'empresse de couvrir d'un vif rouge vermeil.  
Le vernis déposé par cette main courante

**Fait prendre conscience au pied qu'elle peut être conciliante  
Car la main est experte et même baladeuse  
Qui fait dire aux orteils pourquoi elle est envieuse:  
Les doigts et les orteils sont un collé-copié,  
Il n'y a pas que la main qui fait prendre son pied!**

Poème N°19

**La guinguette**

Tout près de la rivière est posé un chalet  
Dans ce lieu insolite on mange avec les doigts  
On n’y sert que les frites et le demi-poulet  
Arrosé d’huile aillée, rôti dans un grill droit.  
Ici pas de couverts, un simple papier gras  
Habille l’intérieur d’une corbeille en osier  
Recevant la pitance d’un cuistot peu ingrat  
Qui calme notre faim et flatte le gosier.  
Et là, sous les lampions, joue le contrebassiste  
Qui lèche lui aussi les do ré mi et fa  
Pour faire trembler le sol tel cet autre artiste  
Qui s’appelait Django, que le jazz assoiffa.  
Spectateur assidu et en client fidèle  
Je suis vite reconnu par un ami serveur.  
Les sièges sont serrés, je suis assis près d’elle,  
Mon genou a banni le régime minceur.  
La dame est court vêtue et nos jambes se frôlent  
Sa jupe est une ceinture et je suis au supplice  
Le barman a tout vu mais reste dans son rôle.  
Elle ou la cuisse? dit-il avec un air complice.  
Aujourd’hui c’est la cuisse, le morceau a moins d’ail!  
J’ai répondu cela en gardant mon sérieux.  
De l’aile ou de la cuisse, dans la demie volaille,  
Une part plus aillée serait vraiment curieux!  
Mais cette répartie fait réagir «ma» brune,  
De voisine muette elle me presse de questions  
Sur le lieu, sur le plat, j’ai comblé ses lacunes

Et cela a suffi pour une conversation.  
Comme cela j'ai appris qu'elle n'aimait pas aillé  
Je lui ai pris son aile en lui offrant ma cuisse.  
En se léchant les doigts, de sa voix éraillée:  
C'est bon m'a-t-elle dit, ça me rappelle ma Suisse  
Et ce plat de zigni, dans un plateau de paille  
Du poulet au citron au centre de la table  
Chacun avec sa main vient y faire ripaille  
Toujours dans le respect d'un vrai partage amiable.  
Des accords de violon se mêlent à nos propos  
Les yeux deviennent lèvres pendant un court instant  
Des petits grains de fièvre parcourent notre peau.  
Cette ambiance guinguette nous projette hors du temps.  
Alors, parce qu'il faut bien je lui ai pris la main,  
Et en bon gentleman demandé son prénom,  
Pour une vraie rencontre je reviendrai demain  
Quand elle m'a susurré, je m'appelle Raymond!  
J'ai donc quitté la table sous le regard rieur  
De mon copain serveur qui s'amusait beaucoup.  
Il connaissait «la belle» qu'il savait être monsieur.  
Et moi, encore une fois, j'ai bien raté mon coup!

*Poème N°20*

**Demain**

**Du coton dans la tête pour soigner ma tristesse  
Cette peur de demain, de ce temps qui me stresse.  
Projeter mon futur en prenant une option  
Sans que l'autre le sache et me donne caution.  
Bonne résolution car elle égaie ma vie  
Dégage un horizon qui n'avait plus d'envie.  
Merci ma liberté, le désir est intact  
Malgré la déchirure et le manque de tact.  
S'offrent à moi les deux choix qui vont m'embarrasser:  
C'est fuir les cicatrices ou bien les embrasser!  
Je sais, le temps perdu est une punition  
Infligée à ma vie en cours de finition  
Mais "c'est autre" qui est en moi m'a dit: tu n'es pas prêt  
Attends encore un peu, il y a un après.  
Cet "autre" est mon ami, ne m'a jamais trahi  
Et il avait raison, la joie m'a envahi  
Quand ma route a croisé mon futur qui venait.  
Salut toi, le présent, qu'es ce que tu devenais?  
Bien sûr, à mon futur, je pouvais tout lui dire  
Il savait tout de moi, le meilleur et le pire  
Mais il est élégant, me sauvant de mensonges  
Il a donné réponse aux questions qui me rongent.  
J'ai plus vécu que toi et voilà mon avis:  
Le seul amour qui vaille est celui de la vie  
Car rien d'autre n'est vrai et tout est illusion.**

**Regardant mon présent, j'ai compris l'allusion.  
Plus besoin de coton qui guérisse ma tête,  
De tous ces quotidiens, je vais faire une fête,  
M'amuser de l'abeille qui change de pistil,  
Sourire aux errements de son jeu puéril,  
La regarder partir, attirée par "l'arène"  
La terre de séduction qui attire les reines.  
M'émerveiller des bleus de la mer et du ciel,  
Vraie profondeur humaine, il est là l'essentiel.**

*Poème N°21*

**Le rouge et le noir**

**Le rouge a dit: je suis le sang, la vie, l'amour  
Je me pose sur des lèvres et les ongles je couvre.  
La femme m'utilise pour ses coquins atours  
Se pâmant de plaisir quand l'autre les découvre.  
Je monte vite aux joues des tendres adolescents  
Et empourpre le ciel lors du soleil couchant.  
Partenaires des braises d'un feu incandescent  
Je consume les corps, c'est mon mauvais penchant.  
Le noir a dit: Serai-je l'encre, le deuil, l'ennui?  
Je suis le tableau, les idées et un voile  
J'habille souvent la mort, la couleur de la nuit  
Mystère souvent percé par l'éclat des étoiles.  
Je qualifie aussi le baron et la veuve,  
Le petit au comptoir, le chocolat du soir.  
Un immense chanteur qui voulait faire peau neuve  
Dépigmentant sa chair pour garder tout espoir  
D'être gris devenu et plus tête de nègre.  
Adoubés par Stendhal dans un fabuleux titre  
Nous serons à jamais deux couleurs très célèbres.  
Nez rouge et tenue noire je peux faire le pitre.  
Groupes épiques: brigade rouge, chaussettes noires  
Donnaient de la ferveur à nos deux coloris.  
Ne vous étonnez pas de nos gaietés notoires  
Car en se mélangeant, on ne devient pas gris!**



*Poème N°22*

**Le ver qui voulait devenir luisant**

Il s'ennuyait ce ver à ramper sur la terre  
Il a pourtant choisi d'être un brin solitaire  
Du côté des salades il effaçait ses traces  
Et se cachait pour voir repasser les limaces!  
Il se sentait trop nu face à ces corps gluants  
Qui bavaient de plaisir envers ce ver luisant  
De ces belles scaroles et gentilles frisées  
Qui le voir tortillant en feraient leur risée.  
C'est vrai qu'il est timide et qu'il est ver moulu  
D'attendre ainsi caché car il a un jour vu  
Le rouge monter aux joues de ces grosses tomates  
Alors qu'il courait nu après un mille-pattes  
Combattant ses angoisses, il préfère la nuit  
Mais plongé dans le noir et gagné par l'ennui  
Il se prend à rêver de devenir luciole  
Attirer vert à soi n'est pas une babiole  
Éclairer son jardin devenu son phantasme  
Il parcourt le terrain ignorant les sarcasmes  
Des autres vertébrés qui le voient s'agiter  
Pour enfin allumer ce feu vert convoité.  
La chance lui sourit, il voit un ver à soie  
Serait-ce une femelle qui s'agite puis s'assoit?  
Il devient le ver tige et féconde sa proie  
Pensant par mimétisme, devenir vert il croit.

*Poème N°23*

**Ton portrait**

Il y eût le crayon pour esquisser tes traits  
Poser les proportions de souvenirs abstraits  
Ton départ est lointain, ton absence présente  
Et peindre ton portrait, une retenue latente.  
Vint alors la peinture et les larmes de couleur  
Essuyées au pinceau pour assécher mon coeur.  
J'ai caressé ta peau pour donner les nuances  
Me rapprochant de toi, mélangeant nos présences.  
Dix fois j'ai souligné le contour de tes yeux  
Me retrouvant en toi, me croyant pas si vieux.  
Une pointe de vert, beaucoup de gris de Payne  
Ton regard bienveillant a augmenté ma peine.  
Je me suis attardé sur les rides profondes  
De ton front si hâlé que les sillons se fondent  
En subtiles lectures sur ta peau parchemin.  
Ton visage prend forme, je repousse à demain  
Créant encore une ombre, creusant un peu ta joue

**Eloignant ta mâchoire, m'obligeant au rajout.**

**Je me recule un peu jugeant l'évolution,**

**A mes yeux c'est bien toi car voilà l'émotion.**

**J'ai peint avec les yeux, les cils de mes pinceaux**

**Se collent embués, retiennent le ruisseau**

**De tous ces souvenirs que m'offre ton visage**

**Qu'un regard coloré a vu dans les nuages.**

**Il me reste à signer comme font les artistes,**

**En peignant mon prénom sur cette toile triste.**

Poème N°24

**Voix sans issue**

J'ai traversé la vie en deux pas trop géants  
Sans rien voir, sans rien faire, en surfant sur les ans.  
Je profite seulement d'un moment de paresse  
Pour faire le bilan d'une vie trop sagesse.  
Je ne suis pas mieux ou pire, ou ni plus, ou ni moins,  
J'ai du croire en un Dieu quelquefois néanmoins  
Quand cela m'arrangeait, quand prier s'imposait  
Quand j'étais impuissant et qu'il fallait oser.  
Souvent se sont posées quelques mains secourables  
Me tenant hors de l'eau, me couchant sur le sable  
En repos du guerrier qui croit sortir vainqueur  
De ses tristes pensées, de ses peines de coeur.  
J'étais une paille battue par le courant  
Un de ces bois flottés refusant d'être mourant  
Constamment balloté au bon gré de la bise  
Noyé ou chalouppé, l'incertain comme prise.  
Le vent m'a rattrapé dans un souffle funeste  
Murmurant : fétu tu étais, fétu tu restes !  
Une fragilité qui met en évidence  
Qu'il faut savoir aussi saisir sa carte chance  
Et s'accrocher très fort aux bouées opportunes.  
Ce n'est pas mer à boire qu'une blonde, une brune  
Qui fait frissonner l'âme d'une légère ivresse  
Muant bénédiction en véritable messe.

**Reste alors l'homélie de sa propre conscience  
Intime conviction ou crise d'existence ?  
La question est posée et reste sans réponse :  
A l'aube de la nuit faudrait-il qu'on renonce ?  
D'une étincelle jaillit souvent un feu de bois  
Mais de cendres éteintes ne naissent pas de joies.  
Restent alors les vertus de ces idées reçues  
Mais je reste prudent sur ces voix sans issue.  
Vis et meurs ici-bas, cela n'est qu'un passage  
Tu comprendras " qu'après" rien ne sert d'être sage.**